



La fabuleuse Cookie Cuntly (à gauche) et sa baby drag chérie, Cherry Kuntly. L'une des deux est née femme, saurez-vous l'identifier?

IL Y A DE LA DRAG DANS L'AIR

Adulée dans les années 1990, ringardisée dans les années 2000, la drag queen fait, en France, un retour flamboyant et protéiforme, sous le regard de plus en plus intéressé des femmes. Un certain RuPaul y serait pour quelque chose... **Par Erick Grisel**



Avant RuPaul, d'autres icônes pop ont joué à troubler le genre : Divine, égérie de John Waters, ici dans *Hairspray* (1988), David Bowie avec Ziggy Stardust et Little Richard, arborant eye-liner, mise en plis et tenues glam.

Prononcer leur nom est aussi délicieux que de croquer un bonbon : Enza Fragola, Cookie Kuntz, Yoshihuahua, Jessica Triss ou Mariska Stardust, pour ne citer, en France, que les plus inventives. Les voir en chair et en paillettes n'est pas mal non plus. C'est lors d'une soirée costumée dans la banlieue parisienne que l'on repère Mariska Stardust. Rien de bien compliqué : au milieu d'une horde d'épouvantails à moineaux (dont l'auteur de ces lignes), on ne voit qu'elle : sublime, androgyne, sans même de « paddings » ou coussinets sur la poitrine. Alors que les regards convergent vers elle, une voix de femme commente d'un ton rêveur à côté de nous : « C'est la femme idéale avec une bite. J'adorerais coucher avec elle. » Lorsque, quelques jours plus tard, on rapporte l'anecdote à Vincent, alias Enza Fragola, dans un café parisien, il se marre : « En général, ce sont les mecs qui sexualisent les drags. Les femmes, elles, sont plus dans le détail. Elles demandent : "Mais comment tu fais ? Tu peux marcher avec ça ?" Parfois elles enfonce un doigt dans mon maquillage que j'ai mis des heures à peaufiner. » A en croire cet ingénieur trentenaire, la plupart des femmes se sentiraient étrangères à la féminité exacerbée des drag queens. Pourtant, elles trouvent chez elles des alliées inattendues et des témoins de ce qu'elles subissent parfois au quotidien. « Quand je prends le métro en drag, je constate que ce n'est pas seulement ma féminité fantasmée, volontairement exagérée, qui dérange, mais la féminité tout court, analyse Vincent/Enza. Récemment je me suis fait emmerder par des mecs. Comme je sais à quoi m'attendre, j'ai pu trouver une parade. Alors ils s'en sont pris à la fille à côté de moi qui n'avait rien demandé et sortait juste de son boulot. Ça m'a fait sortir

de mes gonds. » En pleine période #balancetonporc, les drag queens – des hommes, majoritairement gays, qui, rappelons-le, se travestissent uniquement dans un cadre ludique – ont donc leur mot à dire sur la question.

LES CLUB KIDS À LA RESCOUSSE

Si la vieille garde a un peu pris la poussière, reléguée dans les petites discothèques de province suite à l'effritement progressif des grands clubs tels que le Queen dans les années 2000, la nouvelle génération, elle, fait des étincelles depuis quatre ou cinq ans : « Le succès des soirées pour les club kids, comme la Flash Cocotte, où tout le monde se déguise, a fait beaucoup pour la drag queen, explique Paul-Henry, alias Jessica Triss, co-créateur de Paillettes, un collectif de drags queer et arty. A leur contact, elle s'est totalement réinventée. » Ultra-créative, graphique, hybride, à l'instar de Cookie Kuntz ou Le Filip, elle trouve son inspiration dans les mangas, les comics et tous les cartoons anglo-saxons. On la croise à la JeudiBarré du bar Street Art, à la Drag Me de La Mutinerie, à l'itinérante House of Moda, à l'Extravaganza des Souffleurs ou au cabaret du Manko, à Paris. Dans les grandes villes de province aussi, et particulièrement à Lyon, où la scène drag est la plus punk. « On a retenu les leçons du passé », précise Romain, alias Cookie Kuntz, qui, recalé un soir dans un club branché, s'est mis pour la première fois en drag pour obtenir le précieux sésame. « Les drags étaient devenues désagréables à une époque. Les gens ne supportaient plus leur attitude de diva. Mais on doit interagir avec les autres car souvent, notre présence dans les soirées s'apparente à de la com'. On est

« SE METTRE EN DRAG, C'EST UNE CRÉATION, UNE PERFORMANCE ET UNE EXPÉRIENCE QUI REND HEUREUX. »

MARISKA STARDUST



Mariska Stardust a puisé dans l'univers de Bowie pour créer son personnage.

même parfois payées pour ça. » Pas très cher : 60 euros pour une apparition dans un after-work, 150 pour une nuit en club. « En France et aux Etats-Unis, il y a une réalité sociale et économique différente », explique Enza, qui organise les ateliers « Niquetongene », où l'on apprend à se maquiller et à s'habiller façon drag queen ou drag king (*femmes travesties en homme, ndr*). « En France, on fait ça par passion. Aux Etats-Unis, comme on le voit dans l'émission de RuPaul, la culture du pourboire a permis à certains garçons de sortir de la rue et d'échapper à la prostitution en gagnant leur vie en tant que drag queens. »

RUPAUL, SAINTE PATRONNE DES DRAGS

Ah, mama Ru ! 1,93 m sans talons, un seul tube à son actif – « Supermodel » (1992) –, et une émission de télé-réalité – RuPaul's Drag Race – qui, en neuf saisons, a extrait la drag queen de sa niche sulfureuse pour la projeter dans la culture populaire. A la rédaction de *Glamour*, on est cinq – quatre filles et un garçon – à avoir versé une larme quand Pearl, finaliste de la septième saison, s'est adressée sur scène au petit garçon qu'elle a été. « Si les gens aiment autant les drag queens, c'est parce que ce sont des personnages extrêmes qui vivent dans un "drama" permanent, analyse Vincent/Enza. Elles se mettent en scène, et c'est divertissant. » Avec le personnage de la drag queen, l'histoire, toujours gagnante, du vilain caneton métamorphosé en cygne a trouvé sa quintessence. A la moulINETTE de RuPaul's Drag Race sont passées, depuis la première saison en 2006, près de 115 candidates dont les gagnantes sont aujourd'hui des stars à qui le monde de la mode fait des appels du pied. Qui était invité en octobre dernier, au Grand Palais à Paris, à la soirée du *Vogue* français ? Violet Chachki et Miss Fame, la gagnante et l'une des finalistes de la septième saison. Deux drags « pageant », nom donné à celles qui sont « chics et belles », en opposition à la « comedy queen », moins jolie mais plus drôle, et à la « busted queen », celle qui a totalement raté son look. Car le milieu a aussi ses codes et ses étiquettes, que certaines, en France, n'hésitent plus à envoyer valser. Vincent garde sa moustache lorsqu'il se transforme en Enza Fragola, ce qui lui a valu cette scène mémorable dans le métro : « Un papa m'a montré à sa petite fille en disant : "Regarde la jolie sirène !" La petite a fait la moue : "Mais non, elle a de la moustache." Je me suis alors approché pour lui



RuPaul a su séduire tous les publics avec son ironie, sa bienveillance et ses tenues, aussi flamboyantes à la ville qu'à la scène.



expliquer qu'à cause de la pollution à Paris, les sirènes avaient des poils. Elle a été ravie de l'explication. Jusqu'à 6 ans, les gamins se foutent complètement de la question du genre. Vers 8 ans, ils commencent à poser des questions. A 10 ans, les petits garçons disent "Beurk !" quand ils nous voient. »

LES FILLES S'Y METTENT AUSSI

C'est justement pour acclimater très tôt les enfants à la diversité que l'auteure et éditrice queer de San Francisco Michelle Tea a eu l'idée d'engager des drag queens pour lire des contes aux enfants. Une initiative qui est en train d'être reprise dans les grandes villes européennes, dont Paris et Lyon. Après tout, les



Enza
Fragola,
la drag à
moustache.

TROUVEZ VOTRE NOM DE DRAG

Prenez le nom de votre dernier chat ou chien, choisissez un adjectif ou un superlatif et ajoutez un « a » à la fin.

A la rédaction, ça donne :

Coline, journaliste société :

Lewis Grandiosa

Erick, journaliste culture :

Le Chat Gloutonna

Alexis, journaliste lifestyle :

Buster Magnifica

Magali, journaliste beauté :

Nénette Extravaganza

Alice, journaliste beauté :

Titi La Chica

enfants et les drags ont en commun le goût pour le déguisement et les univers fabuleux. A Paris, ce sont des séances de lecture pour adultes qu'a mises en place Paul-Henry/Jessica Triss avec son collectif Paillettes. « Être drag, ça ne veut pas simplement dire être belle. J'y vois une dimension militante. Après le débat sur le mariage gay, revenir à la culture queer était important.

On est une sorte de cabaret littéraire. On lit des textes de Simone de Beauvoir, de Virginie Despentes ou de la poésie... » A la soirée JeudiBarré, où ses mini-shows mettent la salle en liesse, Cookie Kuntz, en bonne marraine, nous a présenté son « baby drag », Cherry Kuntz, non pas un jeune homme flamboyant mais une jeune femme hétéro de 24 ans à qui elle a appris l'art du « contouring ». Car c'est une nouvelle donne : de plus en plus de femmes aiment jouer les drag queens. Une démarche qui soulève une question : aujourd'hui, la féminité serait-elle à ce point contrainte, balisée, qu'elle ne pourrait plus être libérée

qu'en étant surjouée ? Cherry, jolie blonde aux courbes sexy, balaye l'hypothèse d'un revers de main : « Moi, ce qui me plaît surtout, c'est quand les gens se demandent, au bout du compte, si je suis un garçon ou une fille. » Ce concept qui consiste à mixer les genres et semer le doute dans les esprits a un nom, le « genderfuck » et il est souvent prononcé par nos interlocuteurs. « J'aime que les bio queens (*les femmes biologiques, ndlr*) nous aient rejointes, confirme Mariska Stardust/Alejandro, kiné dans la vie. Je leur dis qu'on ne se met pas en femme, on se met en drag. C'est une création, une performance et une expérience qui rend heureux. » Si Donald Trump et Kim Jong-un pouvaient faire un tour à l'atelier Niquetongenre... voilà qui les rendrait peut-être moins belliqueux. ■

JeudiBarré : tous les jeudis au Street Art, 37, rue de Lappe, 75011

Atelier Niquetongenre : Facebook.com/MaisonCherieDrag

Collectif Paillettes : Facebook.com/paillettesqueershaw

3 QUESTIONS À LUCA GRECO

MAÎTRE DE CONFÉRENCES À PARIS III ET AUTEUR DE *DANS LES COULISSES DU GENRE : LA FABRIQUE DU SOI CHEZ LES DRAG KINGS*, À PARAÎTRE AUX ÉDITIONS LAMBERT-LUCAS.

1 Qu'est-ce que drag queens et drag kings disent de notre société ?

Qu'elle est en grande mutation. Il y a une résurgence de la pensée critique, et un désir d'insurrection que l'on peut voir ici et là. On voit de plus en plus de corps qu'on ne voyait pas avant, des corps qui osent. Cela a un impact révolutionnaire sur l'espace public. Alors bien sûr, les lignes conservatrices sont à l'affût. Et la droite, au Brésil par exemple, s'en prend beaucoup, en ce moment, à la philosophe Judith Butler qui, par son travail

sur la question du genre, représente pour elle un danger.

2 Y a-t-il un retour du travestissement ?

Oui. Cela se joue sur plusieurs couches : on voit de plus en plus de sites de rencontres entre travestis et « admirers ». Il y a un va-et-vient de plus en plus important entre drag queens et drag kings, le second groupe ayant – j'ai pu le constater – une réflexion politique approfondie et thématisée. Cela dit, il ne faut

pas tomber dans le piège qui consiste à dire que l'incarnation de la masculinité serait quelque chose de sérieux et que l'incarnation de la féminité serait quelque chose de frivole.

3 Le fait que les drags rentrent, grâce à RuPaul, dans la culture « mainstream » ne leur fait-il pas perdre leur force politique ?

Bien sûr, il n'y a plus cette énergie qu'avaient les drag queens latines et noires dans le Harlem des années 1980. Mais si vous êtes un homme, mettez-vous du vernis à ongles en public, marchez « en femme » dans la rue, et vous verrez à quel point c'est un acte politique.